

Ce qui nous tombe dessus

Lina Velez

Le symptôme comme événement de corps *

Qu'est-ce qu'un événement de corps ? Pouvons-nous situer « l'événement de corps » dans la série des nouveaux concepts introduits par le renversement de perspective du séminaire *Encore*, où le signifiant a des effets de jouissance et non plus seulement de mortification ?

La psychanalyse se confronte à ce que Lacan nomme, vers la fin de son enseignement, « l'événement de corps ¹ ». L'événement n'est pas de l'Autre, ce n'est pas la rencontre manquée avec l'Autre. C'est quelque chose qui advient dans la temporalité. Il y a de la jouissance du corps qui n'est pas fabriquée par le discours, elle est réelle. L'événement de corps est un point de réel qui fait symptôme.

Qu'est-ce qui évolue entre la définition du symptôme comme « inscription dans le corps » et ensuite celle comme « événement de corps » ? Le cheminement de Lacan part du symptôme en tant que formation de l'inconscient, déchiffrable, et qui révèle le désir de l'inconscient, pour aboutir au symptôme « événement de corps » qui relève quant à lui du registre de la jouissance.

Avant de parler du symptôme comme événement de corps, il nous semble nécessaire d'évoquer quelques considérations concernant le corps et la jouissance. La définition du sujet à partir de la chaîne signifiante pose la question de la place du corps et du nouage entre les deux. Lacan a passé de longues années à élaborer l'ordre du langage avec ce qui reste de jouissance, externalisée sur les bords du corps, le corps étant alors désert de jouissance. Dans le séminaire *Encore*, il introduit ce qu'il appelle « la substance jouissante ² » ; celle-ci est à mettre en opposition avec le sujet, effet du signifiant. Cette expression peut s'associer à une autre affirmation de Lacan commentée par Colette Soler : « Pour jouir il faut un corps », « il ne s'agit pas du corps de l'image, il s'agit du corps substantiel qui est finalement ici posé comme la condition de la jouissance, même si cette condition n'est pas

suffisante ³ ». Nous remarquons un autre usage du terme de corps : il y a une série qui commence par le vivant, et quand ce vivant est entré dans le langage, c'est à partir du corps mortifié que se pose la question de ce qui reste comme substance jouissante. Ici, le corps symptôme serait-il le corps habité par la substance jouissante ? Lacan a longtemps disjoint langage et corps, mais à partir du séminaire *Encore* et de « Radiophonie ⁴ », bien qu'il introduise la conjonction de ces deux termes, il maintient l'idée que le symbolique détermine le corps. Plus le sujet consent à entrer dans le langage, plus il s'extrait de la jouissance du vivant. Lacan ne récuse pas cette conception mais la complexifie. Le signifiant est rapporté à la jouissance, « c'est la cause matérielle ⁵ » de la jouissance, sans lui aucun moyen d'aborder cette dernière. En affirmant que le signifiant est moyen de jouissance, Lacan cesse de disjointre signifiant et jouissance. Ainsi, le sujet pâtit du signifiant qui véhicule la jouissance. Ne plus concevoir la dissociation entre signifiant et jouissance nous amène à l'idée que c'est la jouissance qui est véhiculée par le signifiant. Cela a des conséquences dans la conception du sujet et du trauma que Lacan développe. Le trauma devient symptôme *via* le signifiant qui détermine la marque de jouissance dans le corps. En laissant une trace, le signifiant localise la jouissance et la condense. Le signifiant commémore la jouissance dans la *fixion* du symptôme, le trauma concerne l'actualisation d'une scène ancienne avec la jouissance qui s'y associe. Cette conception nous introduit à une autre définition du symptôme comme « événement de corps ».

Le symptôme comme événement de corps est une définition que nous trouvons dans un écrit de Lacan des années soixante-dix, « Joyce le Symptôme » : « Laissons le symptôme à ce qu'il est : un événement de corps, lié à ce que : l'on l'a, l'on l'a de l'air, l'on l'aire, de l'on l'a. Ça se chante à l'occasion et Joyce ne s'en prive pas ⁶. » La formulation du symptôme comme événement de corps implique toujours la question de la jouissance, du fait que l'on jouit parce que l'on a un corps, et la jouissance comme telle est un événement de corps. « Avoir un corps » prend sa valeur à partir de la différence avec « être un corps ». La jouissance suppose le corps, un corps vivant qui n'est pas du registre de l'image spéculaire, mais qui se définit comme « ce qui se jouit », non pas d'une jouissance naturelle, mais par le truchement de la langue. Le symptôme événement de corps c'est la jouissance ; elle est événement parce qu'elle s'est fixée au cours d'une expérience précoce et se réitère dans l'événement. Être traumatisé par l'Autre ou par le réel du corps, ce n'est pas du même ordre. Il peut s'agir de l'épouvante devant la jouissance énigmatique de l'Autre dans le premier cas, ou de la détresse face à un réel inéluctable dans le second. Cette définition de

l'événement de corps souligne des événements qui ont laissé des traces dans le corps et qui y font symptôme. La partie du corps prise par le signifiant constitutif du symptôme ne cesse de rappeler qu'il est devenu le lieu désigné d'une jouissance. Ainsi, la scène traumatique s'inscrit dans le corps et s'implique dans le symptôme.

Les premiers événements de corps se constituent à partir des premières expériences de jouissance du corps qui se fixent à un âge très précoce, comme par exemple la rencontre du petit Hans avec sa propre érection, son premier jouir. Le terme freudien d'autoérotisme, fondé sur le fait que l'enfant découvre d'abord la réalité sexuelle sur son propre corps, est critiqué par Lacan. Ce premier jouir n'a rien d'autoérotique, cette première rencontre est tout ce qu'il y a de plus hétéro. Le petit Hans se dit : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? » Et il va « l'incarner dans des objets tout ce qu'il y a de plus externes, à savoir dans ce cheval qui piaffe, qui rue, qui se renverse, qui tombe par terre. [...]. Son symptôme, c'est l'expression, la signification de ce rejet. Ce rejet ne mérite pas du tout d'être épinglé de l'autoérotisme, sous ce seul prétexte qu'après tout ce *Wiwimacher*, il l'a, accroché quelque part au bas de son ventre. La jouissance qui est résultée de ce *Wiwimacher* lui est étrangère, au point d'être au principe de sa phobie ⁸ ». Il arrive quelque chose au petit Hans qui n'est pas inventé et qui se manifeste sans la participation du sujet. L'érection de l'organe est un événement de corps, un premier jouir qui s'impose.

Ces premiers événements sont issus des mots et des expériences qui se déposent et laissent une trace dans le corps. Ce sont des rencontres contingentes. Ces traces sont considérées comme des événements de jouissance corporelle. Cela nous renvoie à la question du trauma. Dans l'inconscient, c'est le traumatisme sexuel qui fait le sujet de l'inconscient, celui-ci est découvert à partir des symptômes que sont les événements de corps. Pouvons-nous parler de deux aspects dans le traumatisme ? Le coup de réel, là le sujet n'est pas impliqué, ça lui tombe dessus ! Les séquelles qui font suite à cette rencontre ont des résonances différentes selon les sujets, le fantasme et la lecture que ces sujets font de l'événement réel.

Les premiers événements de corps posent la question de savoir comment se fixe le mode de jouir de chaque sujet. « Il y a des objets à jouir qui peuvent varier dans la vie, mais la modalité propre de jouir du corps ça se fixe dans la petite enfance ⁹ », et conserve ensuite la même forme. Cela veut dire que la jouissance du corps n'est pas déterminée par l'Autre du langage, c'est une contingence ! Un événement de corps ne vient pas du fait de

l'Autre qui parle. Lacan a maintenu la consistance imaginaire du corps, mais l'événement de jouissance n'est pas imaginaire.

Dans le cas Emma que Freud évoque dans l'« Esquisse ¹⁰ », il y a l'énigme de l'effet du souvenir inconscient d'une expérience infantile de jouissance qui a effrayé Emma, et a laissé une trace. Freud l'aborde à partir du fameux proton pseudos hystérique. Le premier mensonge inconscient est le symptôme, il constitue la réponse du petit sujet à la suite de la rencontre avec cette première expérience de jouissance. Ce premier émoi sexuel engendre un signifiant qui devient symptôme : Emma a peur de se rendre dans les magasins. Elle fait remonter l'origine de cette peur à un souvenir de son adolescence. À l'âge de 13 ans, elle entre dans une boutique et s'aperçoit que les deux vendeurs se mettent à rire. Prise de panique, elle sort précipitamment. Elle garde deux idées de cette scène : les deux hommes se moquaient de ses vêtements, et l'un des deux l'avait attirée sexuellement. L'analyse va mettre en lumière un autre souvenir. À 8 ans, elle était allée deux fois chez l'épicier. La première fois, l'épicier avait porté la main à travers son vêtement sur ses organes génitaux. Malgré cela, elle y était retournée et se l'était reproché ensuite. Quel est le lien entre les deux souvenirs ? Le rire des commis lui a rappelé le rire grimaçant de l'épicier. Ce rire est propre à figurer la jouissance énigmatique de l'Autre mais aussi celle d'Emma, elle se souvenait de l'attouchement de l'épicier. Mais entre le premier souvenir et le deuxième, quelque chose a changé du fait de la puberté. À la suite de ce second événement, elle a peur et ne peut plus entrer toute seule dans une boutique. Ce signifiant du traumatisme – la peur – est menteur, il est à la fois évocateur et dissimulateur. Qu'est-ce qui traumatise ? L'attouchement ou plutôt l'émoi sexuel qui a fait effraction dans le corps ? Nous avons une première expérience de jouissance qui fait événement parce qu'elle lui tombe dessus, c'est une expérience contingente. Le traumatisme, c'est l'expérience de jouissance qui présentifie un réel. La question se pose pour le petit sujet de savoir comment faire avec ça, avec l'angoisse.

Là où il y avait de la jouissance vient un signifiant, le signifiant du traumatisme. Ce signifiant se substitue au réel. C'est dans la conférence à Genève que nous trouvons de nouveaux développements concernant la phobie. Colette Soler commente le pas supplémentaire fait par Lacan : « Elle [la phobie] est le premier exemple de ce qu'il nomme "la coalescence de la réalité sexuelle et du langage" et la coalescence ce n'est pas une métaphore, c'est-à-dire une substitution d'un élément à un autre ¹¹. » La phobie était d'abord envisagée comme production du signifiant à partir du jouir. « [...] elle est repensée comme coalescence du signifiant et du jouir. [...] Autant dire qu'avec elle le jouir premier qui a fait effraction n'est pas refoulé comme

dans l'effet de la métaphore, il ne passe pas au niveau de sens, du *Sinn*, c'est ça le refoulement métaphorique, il est déplacé sur cet objet signifiant qu'est le cheval et qui en devient donc un objet de jouissance, un cheval joui, de cette jouissance dont Lacan a dit qu'on ne peut pas la négativer¹² ». Parler du signifiant joui nous amène à considérer que deux jouissances se sont nouées : celle du sens parce que les mots ont un sens, « sens-joui », et celle des uns, des chiffres que sont les signifiants jouis.

À la théorie développée par Lacan du sujet de l'inconscient comme effet de la chaîne signifiante, se substitue le concept de parlêtre, où l'inconscient est le lieu des signifiants véhiculant la jouissance, cette dernière s'éprouvant dans le corps. Au terme, nous avons la thèse : l'inconscient c'est que l'être parlant jouisse. Le passage du sujet à l'être se fonde sur le fait que le sujet est supposé tandis que l'être est de l'ordre du réel et ne va pas sans le corps. Cela explique peut-être le changement de perspective de Lacan concernant la définition du symptôme, comme façon de jouir de l'inconscient et comme événement de corps.

Mots-clés : corps, jouissance, événement.

*[↑](#) Intervention à la séance « Premiers événements de corps » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 12 novembre 2020.

1. [↑](#) J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 569.
2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 26.
3. [↑](#) C. Soler, *L'En-corps du sujet*, cours 2001-2002, Paris, Éditions du Champ lacanien, 8^e leçon, p. 105.
4. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, *op. cit.*
5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 27.
6. [↑](#) J. Lacan, « Joyce le Symptôme », *art. cit.*, p. 569.
7. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 13.
8. [↑](#) *Ibid.*
9. [↑](#) C. Soler, *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme*, cours 2015-2016, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2016, leçon du 18 novembre 2015, p. 19.
10. [↑](#) S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 364-366.
11. [↑](#) C. Soler, *Avènements du réel...*, *op. cit.*, leçon du 18 mai 2016, p. 147.
12. [↑](#) *Ibid.*, p. 149.